

Nous sommes heureux d'annoncer à nos bienveillants lecteurs, le retour de Paris de M. le docteur L.-P. de Grandpré.

M. de Grandpré a passé six mois à Paris dans de laborieuses études : de l'avis des célèbres professeurs de là-bas, ces six mois lui valent au moins deux ou trois ans, et l'un de ces messieurs faisait les plus grands éloges de notre jeune médecin.

Nous souhaitons que son mérite soit reconnu au Canada, et que son exemple soit suivi par nos jeunes étudiants en médecine.

Lord Aberdeen, gouverneur-général du Canada, dont la démission a été acceptée, a voulu, avant son départ, remplir un devoir d'amitié envers le grand Canadien-français qui, après lui, préside aux destinées du pays.

Accompagné de Lady Aberdeen, et de ses charmants enfants, notre gouverneur s'est rendu à Arthabaskaville, chez sir W. Laurier, et y a passé quelques heures de douce intimité, loin des tracasseries et du souci des affaires.

Notre aimable correspondant d'Arthabaskaville, M. Az. Pinsonneault, photographe, a pris un fort beau groupe des illustres familles, et l'a envoyé aussitôt au MONDE ILLUSTRÉ : nos lecteurs seront heureux de garder cette page, à titre de souvenir.

Nos bienveillants lecteurs se rappellent que l'hon. juge M. Dugas a été désigné pour rendre la justice dans le Klondyke. M. Dugas n'a pas accepté formellement jusqu'ici : nous croyons cependant être agréables à nos lecteurs en leur donnant la meilleure photographie de cet homme de bien.

Je suis sûr que certains esprits plus ou moins obtus trouveront à redire à ces mots : homme de bien. Ecoutez un fait qui m'est tout personnel.

Un jour, un pauvre missionnaire me dit :

— Je n'ai plus rien pour vivre, pas un honoraire de messe en perspective, rien ! Je crois que je vais mourir de faim.

Je ne pouvais l'inviter chez moi, je n'avais rien de rien non plus à cette époque, pas plus qu'aujourd'hui, et c'était le très vénéré, l'incomparable M. l'abbé Thérien, le Dom Bosco de Montréal, qui me nourrissait et m'hébergeait.

Je prie le missionnaire de m'assigner un rendez-vous, et je cours, en premier lieu, chez l'hon. juge Dugas, que je n'avais vu qu'une seule fois alors.

A peine ai-je exposé le cas :

— Monsieur, j'ai une nombreuse famille, bien des charges, de fortes dépenses. Mais il ne sera pas dit que ce pauvre missionnaire souffrira de la faim.

Prenant un billet — je ne m'attendais guère à cela ! — l'hon. juge me le remit. Mais jugez de ma stupéfaction, quand je vois... que c'est un billet de cinq dollars !

Je vous l'avoue, la reconnaissance, l'émotion m'étreignit la gorge : je dus rester un moment avant de pouvoir remercier M. Dugas.

La première fois que je l'avais vu, c'était encore pour une affaire de charité.

C'est comme Son Honneur M. Jetté, notre aimable lieutenant-gouverneur, et tant d'autres messieurs de la magistrature de Montréal : c'est dans des affaires de charité que je les ai connus — et c'est pourquoi je les aime et les vénère, nos magistrats canadiens-français : les anglais sont peut-être bons, eux aussi ? — Je ne le sais pas par expérience, mais je le leur souhaite.

L'empereur de Russie, le puissant autocrate, vient de lancer une idée... qu'il n'a pas inventée.

Depuis longues, longues années, un groupe important d'hommes les plus savants, les plus illustres, hommes d'Etat, députés, sénateurs de tous les pays d'Europe, avaient fondé une Association de la Paix. L'une des idées adoptées par ce Congrès permanent — qui d'ailleurs, n'a encore obtenu aucun résultat pratique jusqu'ici, — c'était de soumettre à l'arbitrage

du saint Père, toute question embrouillée entre Etats, tout *casus belli*.

Le Czar a repris et développé cette idée, et il convie les nations guerrières d'Europe... et d'ailleurs, à désarmer toutes, afin de permettre aux peuples de vivre.

Cela part d'un bon naturel : mais le Czar doit savoir mieux que personne, qu'on n'en continuera pas moins à armer avec fureur... pour avoir la paix.

Ce que le saint Père n'a pu obtenir, tous les autocrates de toutes les Russies du monde ne l'obtiendront pas davantage.

Que les catholiques obligent leurs gouvernants, d'abord à compter avec ces catholiques ; ensuite, à regarder le Pape comme le Roi des rois — tout ira bien.

Rodolphe le Fort

LETTRÉ OUVERTE

M. J.-M. Dumontier,
Assist. réd. de *La Vérité*,

Monsieur,

Depuis deux ou trois ans, je suis régulièrement vos articles dans *La Vérité*. J'ai pu constater toute l'érudition dont vous faites preuve chaque fois qu'il s'agit de la partie bibliographique du journal de votre ami M. Tardivel. Mais d'un autre côté, je regrette que dans ces derniers temps, l'esprit de critique se soit emparé de vous, et vous ait fait prendre d'autres allures.

Naturellement, dans ce nouveau champ, vous vous êtes attaqué à plus faible que vous, et, par prudence, vous avez laissé de côté nombre de journaux et de revues dont les principes semblent diamétralement opposés aux vôtres ; vous avez laissé passer nombre de scandales sans rien dire : vous avez, sans protester, laissé agir nombre de personnages : là, il y avait danger de ripostes, ripostes qui eussent fait sur vous l'effet de coups de cravache. Mais chose peu chevaleresque, en vous attaquant aux jeunes gens de l'Ecole Littéraire de Montréal et à toutes les jeunes plumes qui s'essaient, soit en prose, soit en vers, dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, vous vous êtes cru, avec raison, à l'abri de toute réplique. Les honnêtes gens apprécieront comme il convient votre manière d'agir. Ils ne sauront s'empêcher de trouver, j'en suis certain, que vous faites là une triste besogne.

Les jeunes gens studieux, aujourd'hui, se font, hélas ! de plus en plus rares, et lorsqu'ils délaissent des amusements et recherchent leurs délassements dans les beautés des arts, littérature ou musique, ces mêmes jeunes gens méritent d'être mieux traités.

Sans doute, leurs écrits ne sont pas du coup des chefs-d'œuvres — vos critiques mêmes en sont-elles ? — et je ne demande pas votre admiration pour ce qu'ils disent. Non, loin de là. Mais il y a loin de l'admiration au ridicule ; et permettez-moi d'ajouter, c'est le fait d'un esprit étroit de ridiculiser sans chercher à améliorer. Une critique digne de ce nom aurait averti ces jeunes écrivains de leurs faiblesses, leur aurait donné d'utiles conseils, au lieu de chercher à les assommer du coup, par une botte portée à l'improviste surtout avec une arme aussi dangereuse que l'est le ridicule.

Remarquez-le bien, monsieur, je ne vous blâme pas de critiquer ce qui mérite d'être critiqué, non ; il y a longtemps que je déplore l'absence de critique dans notre pays. Cela nous manque entièrement, et c'est, selon moi, ce qui fait que notre littérature nationale est si faible et presque stationnaire. Ce que je blâme, c'est d'introduire le ridicule dans la critique : une critique saine encourage l'écrivain et lui donne le désir de faire mieux ; une critique comme la vôtre l'abat et le porte à renoncer au travail.

Eu terminant, monsieur, laissez-moi vous dire ceci : Vous accusez les écrivains du MONDE ILLUSTRÉ de

succomber trop souvent au péché d'admiration mutuelle : vous n'avez peut-être pas tout à fait tort ; mais il est probable qu'en cela, ils agissent un peu par charité. Et s'est un péché que vous ne commettez pas souvent à *La Vérité*, parce que chacun y est trop préoccupé de s'admirer soi-même.

Je n'aurais certainement pas répondu à vos attaques, si la charge que j'occupe à l'Ecole Littéraire ne m'en eût fait un devoir. Car les membres de cette école sont tous de jeunes travailleurs, sérieux, qui désirent bien faire, et, qui, certes, ne méritent pas d'être dénigrés par qui que ce soit. Critiquez-les sans parti pris, vous leur rendrez un service inappréciable, et je serai le premier à vous en remercier.

Croyez-moi, monsieur,
Votre très obéissant serviteur

Guillaume Paulieu

Président de l'Ecole Littéraire.

LE BERCEAU

A la gracieuse Mme J.-N. R..., Arthabaska.

Le petit enfant qui sommeille paisiblement dans son berceau ne ressemble-t-il pas, par sa pureté et son innocence angélique, à une goutte de rosée dans la corolle d'une fleur qu'aucun souffle impur n'a souillée !

Tout est rose à cet âge où l'ambition se contente des caresses maternelles, où l'innocence ne connaît pas encore les soucis, les combats. Tendrement bercé par une mère qui veille avec sollicitude près de sa couche, l'enfant dans ses songes, voit voltiger au-dessus de sa tête des anges aux ailes dorées, qui tour à tour lui parlent, le caressent et lui sourient.

Il semble s'entretenir avec ces esprits célestes dans un langage que nul ne peut comprendre ; seule l'heureuse mère, penchée sur le nid coquet où repose son chéri, croit saisir sur les traits épanouis du cher petit, le sens de ses colloques mystérieux.

Voyez-le plutôt : ses lèvres s'entr'ouvrent pour un gracieux sourire, son front s'illumine, ses petites mains s'élèvent vers le ciel, tout son être frémit ; on dirait qu'il veut prendre son essor vers les régions inconnues, que dans une sublime extase il semble entrevoir. Il dort... Vient-il à s'éveiller ? — Tout un monde se présente à ses yeux étonnés ; il sourit à sa mère qui le contemple avec tant d'amour et de tendresse, un baiser aussitôt effleure son front pur et candide comme un bouton de rose. Des bras de la mère, l'enfant passe dans ceux du père, des frères des sœurs, chacun à l'envi s'empresse de lui prodiguer les plus tendres caresses, de lui dire les mots les plus doux.

Ainsi se passe cette heureuse enfance, inconsciente du bonheur. La vie de cet enfant, dont l'aurore est si douce et si vermeille, n'est encore obscurcie par aucun nuage, troublée par aucune préoccupation. Souvent il déride le front trop soucieux de son père, ramène le sourire sur les lèvres de sa mère et procure des jours de félicité et d'amour au foyer dont il est l'espérance.

Mais attendez, laissez-le grandir, ce jeune enfant. Quel changement ! Le voilà adolescent ! déjà le voilà homme fait. Il s'avance avec précaution d'abord, plus hardiment ensuite, dans les sentiers de la vie.

Heureux, mille fois heureux alors, si dans sa course légère, il prévoit et évite les épines que cachent les roses séduisantes qui l'environnent : car leurs blessures sont mortelles.

L'innocence du berceau est d'autant plus difficile à conserver, qu'elle est plus belle et plus sensible aux atteintes de la corruption.

Gilberte

Plus on fait le bien, plus on est porté à faire le bien.